

La honte : un hiatus entre le désir et l'exercice de la supervision

Virginie Jaeglé

Monographie pour la certification de superviseur d'équipes de travailleurs sociaux

Année 2025-2026, XXXVIème promotion

Institut Européen Psychanalyse et Travail Social, Montpellier



1. Essai/erreur

Je croyais savoir très clairement pourquoi je m'étais engagée en formation de superviseur : d'abord pour entrer concrètement dans une pratique qui jusqu'alors n'existait que dans mon imaginaire, l'éprouver pour faire chuter le fantasme. Mais surtout apprendre, comprendre, m'instruire, m'élever, être accompagnée et guidée dans mon désir d'occuper la place. Et enfin légitimer la transition vers un nouveau métier, une nouvelle mission. J'avais réellement hâte de commencer : un désir d'apprendre, une pointe d'angoisse face à l'inconnu, d'excitation face au défi, d'inquiétude quant au fait d'être à la hauteur, etc., les ingrédients d'une pression positive, celle qui me mobilise et me fait avancer... en principe.

Le contexte de mon départ et de mon arrivée en formation va très vite déconstruire mon organisation projetée et petit à petit attaquer l'envie même d'être là, jusqu'à me faire douter.

Tout commence par une perte importante deux jours avant le démarrage de la formation : mes lunettes. Je n'avais jamais perdu ni cassé une seule paire de lunettes depuis mon premier équipement à l'âge de 6 ans. La panique m'envahit lorsque j'ai formulé à l'adresse de mon mari : « comment je vais faire pour la formation sans mes yeux ? ». Lui de dédramatiser « ce ne sont pas tes yeux, c'est seulement tes lunettes ». Certes. Mais comme l'a mis en mots, non sans humour, une collègue de formation lorsque j'en ai finalement parlé bien plus tard, je ne pouvais pas avoir une « super vision » sans mes lunettes. Je pars finalement avec mon ancienne paire, ajustée à ma vue d'il y a quatre ans et sans vision de près. C'était mieux que rien, mais la contrariété ne m'a pas quittée.

Lundi matin, arrivée en formation. Je lis mon nom sur la feuille d'émargement. Je suis attendue. Mais déconfitée, je lis dans la case fonction « chef de service, superviseur ». Moi ? NON. D'où vient cette attribution de la place d'exception, alors que j'ai réalisé tout au plus quelques séances d'analyse des pratiques. Sentiment d'imposture immédiat. L'appréhension de la rencontre avec le groupe et les formateurs était amplifiée par une nuit chaotique, dans un logement loué pour la semaine, insalubre et bruyant.

Dans les quinze premières minutes, la contrariété a laissé place à la privation : pas d'écran. Ces deux petits mots m'ont effondrée intérieurement. Ils me privaient de mon outil de travail, sans prise en compte d'une pathologie invisible -non parlée-, qui limitait au strict minimum mon écriture manuscrite depuis plus de dix ans. La colère et le sentiment d'être infantilisée m'ont fait perdre toute capacité d'écoute et d'ouverture à ce que je vivais, jusqu'à la pause médiane de la matinée. J'ai tout bonnement refusé d'écrire un seul mot sur une feuille avec un stylo toute la matinée. J'étais braquée, comme une enfant. Un rite de passage... d'une posture à une autre ? Un premier point de butée en tout cas.

Je suis allée déjeuner seule ce premier jour de formation. J'avais sans doute besoin de faire le compte de mes contrariétés et d'en mesurer la portée. Mon incapacité à la prise de recul à cet instant a mené à un passage à l'acte. J'ai pris un billet de train pour rentrer le soir même.

Mais l'histoire nous dira que je ne suis pas partie. J'ai sorti une feuille, un stylo, pris des notes toute l'après-midi, pris un antalgique au coucher pour que les douleurs liées à cette pratique redécouverte me laissent dormir et j'ai recommencé le lendemain et le surlendemain, jusqu'à la fin de cette première semaine.

Mais je me suis interrogée sur toutes ces contrariétés, finalement assez rapidement surmontées mais qui ont laissé des traces et que je n'ai, pour aucune d'elles, choisi de partager, d'adresser à un Autre. J'avais songé à abandonner aussi rapidement, pour de si petites choses, qui resteraient à l'état de détails si je les y laissais.

Ce qui me reste de cela, c'est que j'ai voulu abandonner, une première fois, une première honte.

Je suis revenue en formation pour la deuxième semaine. Avec mes nouvelles lunettes, avec un outil de prise de note qui ne serait pas un écran dressé entre moi et les Autres mais qui toutefois me faciliterait l'écriture manuscrite. Je me lance, j'avance, j'expérimente. Mais je chute dans l'instance clinique, en place de superviseur. Nouvelle semaine, nouvelle honte, nouvelle envie d'abandonner.

Aujourd'hui je n'ai rien fait. Voilà mon constat à la fin de cette journée du lendemain de mon retour, après cette deuxième semaine de formation. J'ai seulement mis un jogging et choisi un livre parmi les 25-30 en attente de lecture, un de ceux qui surtout ne me parlerait pas de psychanalyse, de transfert, de déplacement, même de façon déguisée. Je voulais oublier la honte.

Cette pause nécessaire m'a en fait permis d'interroger ce qui, au fond de moi, a motivé mon choix d'entrer en formation. Pas le choix d'occuper la place, mais celui de me confronter à ce qui me manque. Interroger aussi la honte qui me collait au corps parce que j'avais raté. J'avais échoué et j'allais devoir comprendre et digérer, ou acter l'abandon, car il n'existait alors dans mon esprit radical du moment que ces deux options.

Et quelle énergie cela demande pour cacher que quelque chose de la légitimité me manque. Alors même que la première confrontation avec la place d'exception, sous le regard du superviseur, met à jour mon insuffisance.

Une question se dessine alors : d'où viendrait la légitimité à occuper la place de superviseur alors que j'ai honte d'avoir honte ? et qu'une erreur, une marche ratée, un mot mal choisi me fait douter de ma capacité à occuper la place.

Lacan disait, en ouverture de sa dernière leçon du Séminaire L'envers de la psychanalyse : « Il faut le dire, mourir de honte est un effet rarement obtenu ». Soit. Devient-il possible alors de la transformer pour se légitimer ?

Si je poursuis une quête, presque comme un voyage initiatique, c'est celle de comprendre quelle est cette place que je désire occuper. Parce que je fais l'hypothèse que ma légitimité ne réside pas dans la certitude d'occuper la « bonne place », mais dans ma capacité à supporter de ne pas en être certaine.

1. Essai sur la honte

Pour Vincent de Gaulejac, la honte est un sentiment complexe qui s'enracine au plus profond de la psyché mais dont la source a toujours une dimension sociale. Elle naît sous le regard d'autrui dans les relations intimes entre l'être de l'homme et l'être de la société.

Selon Albert Ciccone, « la honte signe une situation de tension entre le moi et l'idéal du moi. Elle témoigne de l'échec du moi au regard de son projet narcissique. Dans la honte, le moi n'est pas fautif mais indigne ».

Alors plus cet idéal est élevé, exigeant ou inaccessible, plus le sujet risque de vivre dans un écart douloureux entre ce qu'il est et ce qu'il croit devoir être pour avoir de la valeur.

Les expériences de vie personnelles et professionnelles en sont le terreau, laissant plus ou moins de traces durables, ressurgissant régulièrement au détour de la confrontation à l'Autre.

La vulnérabilité

L'Enfant puis l'adulte, qui aura fait l'objet d'attentes et d'injonctions en matière de réussite scolaire, professionnelle et personnelle, aura à « montrer l'exemple » à la cadette et au benjamin, à parvenir à un niveau d'étude jamais atteint dans la famille, à solutionner, à acter, à transformer l'existant, à initier et accompagner les changements, à développer les possibles, à satisfaire les désirs narcissiques, à justifier et tenter de se faire pardonner d'éventuels échecs ou infortunes, nonobstant le poids des traumatismes. S'opère alors une construction narcissique, validée par l'extérieur comme insuffisamment satisfaisante, ayant pour effet la recherche dans et par l'Autre d'une confirmation permanente de sa valeur.

Sans surprise, j'ai cherché à retrouver cette place dans les différents postes professionnels occupés, voir dans mes relations personnelles. Saurais-je faire autre autrement... lorsque c'était devenu un mode de fonctionnement psychique.

Robine nous explique que « la honte s'articule avec la façon dont nous sommes accueillis, acceptés et reconnus par notre environnement significatif. Elle désigne une expérience d'indignité, de faiblesse, d'impuissance, d'inadéquation, de dépendance, de fragilité, d'incohérence sous le regard d'un Autre : tel que je suis, je ne suis pas digne d'appartenir à la communauté des humains. Elle est donc fondamentalement déficit de reconnaissance et, par là même, rupture du lien ».

Je ne suis jamais vraiment parvenue à me défaire, -comme si ce n'était qu'une mauvaise habitude ou un simple manque de confiance en soi et non la manière dont le sujet construit son sentiment d'existence et sa consistance narcissique-, de cette comparaison continuelle à l'autre comme mesure de ma propre valeur. La comparaison aux sachants, aux admirés, à ceux dont le savoir m'élève, la posture me rassure, les échanges me nourrissent. Comparer et bien évidemment ne jamais, jamais être « à la hauteur ». Ne cesser de voir en l'autre celui qui serait plus compétent, plus légitime, plus solide, plus intelligent, plus reconnu, plus à sa place que moi. Chaque écart perçu venant réactiver la faille de ne pas être suffisant.

La jauge est bien sûr faussée si la comparaison vise à mesurer l'écart entre la valeur de l'Autre et celle du sujet. Peut-être pourrait-elle être un peu moins mortifère si elle se déplaçait à l'endroit de ce que le sujet sait -de sa place et de sa position- et ce que l'autre sait -de sa place et de sa position- ?

Cela renvoie-t-il à ce que Lacan a nommé le Grand Autre, ce lieu symbolique du savoir, du jugement, de la reconnaissance et de la loi ? Le sujet adresse alors son désir, attend validation et lui suppose un savoir. Cette quête sans fin, précisément parce qu'elle repose sur l'illusion qu'il existerait dans l'Autre une garantie définitive de valeur ou de légitimité, est-elle le lot du honteux ? Pire, cette dynamique entretient deux mouvements opposés, à la fois l'admiration de l'Autre et la violence contre soi-même nourrie par la difficulté à s'autoriser, par l'attente inconsciente que sa valeur lui soit confirmée de l'extérieur avant de pouvoir habiter sa place.

S'en extraire serait une question de bon sens, de masochisme même à poursuivre dans cette voie une fois l'état de cause intellectualisé. Mais acceptons que le comprendre ne suffit pas à annuler le symptôme.

C'est d'ailleurs l'objet du tout premier transfert qui s'est opéré dès les premières heures de la formation. Maintenant je le sais.

Naturellement, dès ce travail d'écriture à l'état embryonnaire, ma préoccupation s'est trouvée du côté du jugement du lecteur, de la comparaison au groupe de pairs, de l'exercice de soutenance qui m'exposera. Je luttais.

Pour Albert Ciccone, l'éprouvé de honte est à l'origine de l'émergence du surmoi, « un surmoi vivable qui ne soit pas trop sévère et cruel » précise Imre Hermann. Or quoi de plus dur, de plus hostile parfois que son propre regard porté sur soi, alors même que celui porté sur l'autre s'applique à la neutralité bienveillante, favorisant l'émergence de la parole et de la relation.

Les représentations

Pour Lacan, la honte est un affect primaire du rapport à l'Autre. Elle naît dans le regard de l'Autre. Elle surgirait lorsque le sujet est ramené à quelque chose de lui-même qu'il ne maîtrise pas, lorsque l'image idéalisée se fissure, lorsqu'il devient objet d'une exposition insupportable au regard de l'Autre.

Pour Boris Cyrulnick, « on s'adapte à la honte par des comportements d'évitement, d'enfouissement ou de retrait qui altèrent la relation ». Alors pourquoi s'y confronter en cherchant à occuper la place de superviseur ?

S'agit-il là d'un processus de « renversement en son contraire »¹ ?

Dans une perspective freudienne, certains mouvements psychiques peuvent être compris comme un « renversement en son contraire » : ce qui apparaît consciemment — maîtrise, assurance, hyperactivité, contrôle — pouvant parfois constituer l'envers défensif d'éprouvés inconscients de fragilité, de dépendance ou d'insécurité narcissique. Nous serions alors tentés de penser plusieurs conflits internes au travers de ce mécanisme : l'hyperactivité comme renversement d'un vécu d'impuissance, la quête de maîtrise comme défense contre la peur de vaciller, le désir d'occuper la

¹ Freud S., Pulsions et destins des pulsions, 1915

place comme tentative de traiter un manque ou une fragilité narcissique, voire relevant d'une impossibilité psychique à s'y autoriser pleinement.

Dans l'éprouvé, en place de superviseur, dans une semaine dédiée au transfert, j'organise l'instance clinique. Je le crois en tout cas. Pourtant je ne perçois pas que s'opère en moi un transfert massif avec la situation de S, alors en place de supervisée. Elle évoque une séance d'APP qu'elle a animée, particulièrement délicate dans la posture à tenir : mise à mal par le groupe, elle perd pied, ne tient plus son cadre, ne parvient pas à intervenir, à se faire entendre, est bousculée dans sa place et finit par interroger sa légitimité. Sous les yeux de mon superviseur, se joue la scène décrite par S, dans laquelle je reprends malgré moi son rôle. Incapable d'écouter, de laisser venir à moi les ressentis, d'entendre les signifiants. Il a fallu que la question me soit posée dans l'après-coup pour que je repère le transfert qui venait de s'opérer. L'effet a été immédiat. La honte de ne pas avoir saisi ce qui était en train de se jouer à la fois dans la scène et supervision et à la fois pour moi m'a effondrée.

C'était « confirmé »², je ne pourrai pas occuper la fonction. Le propos de Cyrulnik, qui explique que « le honteux pense tellement à ce que l'Autre pense de lui que sa stratégie relationnelle, à force de ne pas s'affirmer, altère l'intersubjectivité », résonne douloureusement. Je n'avais pas su me positionner, occuper la place, poser le cadre au groupe, à la fois prise dans le transfert et dans le sentiment d'imposture.

L'expérience de honte vécue dans la formation est pensée comme une atteinte des enveloppes psychiques contenantes. L'identité professionnelle qui soutenait jusqu'alors la consistance se fissure sous le regard de l'Autre. Ce vacillement produit une expérience de mise à nu psychique, proche de ce qu'Albert Ciccone décrit dans les atteintes narcissiques primitives et les défaillances de contenance³.

Si d'abord la honte m'a poussée à envisager de fuir, de me soustraire au regard de l'Autre, au jugement de mes pairs, à saboter l'intervention pour céder au biais de confirmation justifiant l'incapacité à occuper la fonction, à présent la honte devient pensable, la parole peut s'adresser pour que la pensée puisse s'élaborer, et peut-être faire naître une liberté subjective, comme une forme d'acceptation des limites, de la vulnérabilité.

Dans cette perspective et dans l'après coup, la honte témoigne d'une atteinte narcissique ou de la chute d'un idéal de maîtrise, mais aussi d'une rencontre avec le réel de la fonction.

Elle ne vient pas seulement questionner la légitimité, elle révèle aussi un rapport profondément engagé à cette place. Elle rappelle la nécessité d'interroger régulièrement ses effets et sa responsabilité.

² On appelle « biais de confirmation » la tendance supposée des humains à sélectionner les informations qui vont dans le sens de ce qu'ils croient (ou veulent croire) et à interpréter celles dont ils disposent en faveur de leurs hypothèses favorites. VORMS, Marion, *Bayes et les biais. Le « biais de confirmation » en question*, Revue de métaphysique et de morale, 2021/4, n° 112, pages 567-590

³ CICCONE, Albert, *Enveloppe psychique et fonction contenant : modèles et pratique*, Cahier de psychologie clinique, 2001/2, n°17, pages 81-102

2. Essai sur la place

*« Aussi devons-nous voir,
Mais pas être vus. »
Euripide*

Cette phrase prend une résonance particulièrement lorsqu'on la pense depuis la position du superviseur. Elle peut d'abord sembler évoquer une position de retrait, presque d'effacement. Mais elle interroge surtout la fonction du regard, la place du sujet et les conditions nécessaires pour qu'une parole puisse advenir.

Voir signifie bien au-delà d'observer. Il s'agira de percevoir les mouvements transférentiels, d'entendre ce qui est dit derrière ce qui est dit, de repérer les défenses, les répétitions, les points de vacillement, de sentir les éprouvés qui circulent dans le groupe ou dans la relation duelle. Le superviseur est alors pleinement engagé dans la lecture des discours, des silences, des places, des affects, des mouvements institutionnels, en réalité dans ce qui se rejoue inconsciemment dans la scène clinique.

Voir exige donc à la fois une présence psychique forte, mais également une forme de discrétion.

« Ne pas être vus » renvoie à la nécessité de ne pas saturer l'espace psychique de l'autre avec sa propre personne, de ne pas déplacer la relation, ni même l'attention vers soi-même, et de fait de ne pas chercher à être confirmé par l'autre. Le superviseur est donc « discretifié », c'est-à-dire invité à se faire discret, mais néanmoins à assurer l'existence, la permanence et la légitimité de cette place différente en assumant d'y être et en rendant consistant ce qui l'occupe »⁴.

Pour Robine, « le superviseur est à tort ou à raison investi d'un supposé savoir qui lui confère un statut hiérarchique d'expert. Le supervisé est confronté aux limites de son savoir-faire, de sa compétence, voire de son orthodoxie. Compte tenu de son expérience et de son ancienneté dans la profession, le superviseur est érigé en modèle identificatoire et l'écart est volontiers générateur ou activateur de honte ».

Le superviseur ne peut occuper la place d'exception⁵, dans un cadre connu et incarné, seulement s'il consent à son propre manque. Autrement dit sa fonction analytique repose sur un manque dans le savoir, un trou dans la raquette. « Regretter d'être manquant est le terreau de l'imposture, la meilleure façon de se sentir illégitime », nous dit Isabelle Pignolet de Fresnes, « Ceci dit, si on le regrette, c'est qu'au moins on ne le nie pas, ce n'est déjà pas mal mais en place de superviseur cela risque de ne pas suffire », position dans laquelle nous nous rendrions perméable et vulnérable aux enjeux institutionnels, au principe de répétition, aux attaques du cadre et aux passages à l'acte⁶. Et à la honte d'avoir honte, devrais-je ajouter.

Serait-ce là une gageure : là où surviendraient la peur d'échouer, l'angoisse de faillir, le poids du regard de l'Autre, doivent prendre place sur la scène les seuls affects transférentiels, les

⁴ PIGNOLET DE FRESNES, Isabelle, *De l'imposture à la posture : faire avec...ou plutôt sans*, La posture du superviseur, dirigé par ROUZEL Joseph, Eres, 2017

⁵ Terme de Jean Pierre Lebrun, d'après le paradoxe du barbier de Russel.

⁶ PIGNOLET DE FRESNES, Isabelle, op.cit

mouvements identificatoires, l'intersubjectivité, l'association libre et la circulation de la parole comme processus à l'œuvre en supervision.

La recherche de l'équilibre se situe entre la présence contenante de laquelle émerge la parole vraie -non l'exactitude mais la vérité individuelle du sujet-, et l'espace de penser offert par la posture de retrait. Le superviseur n'est pour autant jamais étranger, ou en dehors de la scène. Il a pour pouvoir supposé celui de protéger la parole⁷.

La supervision comme l'analyse engage toujours deux subjectivités, et aucune position ne protège vraiment de l'exposition psychique au regard de l'Autre.

Le jeu des masques

Dans un article consacré au « théâtre mondial de la honte », le critique du théâtre Hans-Thies Lehmann décrit la honte comme un « anti-affect », une « privation d'affect » et, par conséquent, « une privation de toute représentation ». La honte serait alors le moment zéro de toute mise en scène. Or, en s'appuyant sur l'exemple de *Phèdre* de Racine, Hans-Thies Lehmann définit l'émotion de la honte comme point de départ du théâtre :

La honte, toute honteuse, essaie de se déguiser, de se replier sur soi-même : honte de la honte. L'objet et l'objectif de cet affect sont le déguisement, le voile, la fuite, et le refus du regard de l'autre. À peu de choses près, le masque pourrait être le synonyme de la honte.

Les termes⁸ choisis par Wurmser, qui fut l'un des auteurs pionniers sur ce thème, soulignent l'aspect théâtral de la rencontre avec l'autre : il ne s'agirait d'aucune manière d'un face-à-face désintéressé, mais d'un jeu quasi magique de séduction. Mais le sentiment de honte masque le désir de voir et détourne le regard du honteux de la chose désirée.

Pour Valerie Perret, « il est de la responsabilité du superviseur de savoir comment la honte est active en lui, comment elle a pris place dans son histoire, comment elle a impacté son développement, et quelles sont les protections qu'il a mises en place pour y faire face. Il est de la responsabilité du superviseur d'avoir conscience de ses émotions refoulées derrière la honte, afin de ne pas les projeter sur le supervisé ».

Comment ?

L. Wurmser, a décrit trois modalités principales de honte :

- La honte proprement dite : c'est l'expérience directe avec la honte, vécue comme affect.
- L'angoisse de la honte : il y a anticipation de la honte comme danger immédiat et donc mise en place de défenses d'évitement.
- La honte comme potentiel : elle donne lieu à la création d'un style qui porte à éviter une honte possible.

⁷ ALLIONE, Claude, *Les pouvoirs du superviseur*, La posture du superviseur, dirigé par ROUZEL Joseph, Eres, 2017

⁸ Wurmser introduit deux termes dans l'analyse de la honte : la « theatophilie » et la « delophilie ». Renvoyant au terme grec *theasthai*, qu'il traduit par « voir, observer, s'étonner, être fasciné et ébloui », la « theatophilie » désigne le désir de regarder de près, de se laisser envahir et émouvoir par la fascination d'un regard. Dérivée du mot grec *deloûn*, ce qui signifie « montrer, dévoiler, exposer, exprimer », la delophilie serait le désir de s'exposer au regard des autres et de les fasciner par la mise en scène de soi.

Robine explique encore que « la supervision pourra se déployer dans une atmosphère d'accueil et de soutien et la qualité de présence du superviseur sera un facteur déterminant dans l'instauration de la confiance et de la sécurité nécessaires au dévoilement d'espaces de fragilité, de doutes, d'insuffisances, d'échec. La honte ferme ces espaces, et la honte d'avoir honte ajoute un verrou supplémentaire ». Si l'on entend l'espace de supervision comme un espace contenant, le superviseur accepte la tâche de contenir des affects professionnels et personnels débordants, les siens étant concomitamment élaborés de façon régulière.

3. Essai dans l'après-coup

*« Qui nommes-tu mauvais ? Celui qui veut toujours faire honte.
Qu'y a-t-il pour toi de plus humain ? Épargner la honte à quelqu'un.
Quel est le sceau de la liberté acquise ? Ne plus avoir honte de soi-même »
Nietzsche : Le Gai savoir.*

Si j'avais bien idée, tout du moins en théorie, de ce qu'une formation comme celle-ci allait opérer comme déformation avant d'entrer en transformation, j'étais très loin du compte pour ce qui est des éprouvés.

Lacan dans sa dernière leçon du Séminaire sur L'envers de la psychanalyse affirme « Il n'y a plus de honte » et pose un diagnostic civilisationnel sur l'affaiblissement des repères symboliques et du rapport du sujet au regard de l'Autre et à la honte. Et bien j'ai éprouvé la honte, comme un coup de poing. La honte de ne pas parler la langue, de ne pas s'entendre sur les mots, de ne pas satisfaire.

Qu'étais-je venue chercher si ce n'est une validation de ma capacité à occuper cette place : de la légitimité, de la contenance, de la réassurance, une certaine complaisance même peut-être ? Ce que j'ai éprouvé est tout autre : le signifiant « honte » exploré au-delà d'une seule lecture émotionnelle ou narcissique, mais dans sa dimension structurante, transférentielle et subjective, dans son lien au regard de l'Autre, au savoir supposé, à la place occupée, au manque et à la question de l'autorisation.

Mon rapport au symbolique se colore de mon histoire. L'expérience de la chute est douloureuse. L'expérience démontrera objectivement que je me situe davantage dans l'angoisse de la honte que dans la honte réelle en réalité. Mais il ne s'agit en rien d'objectivité.

Le travail d'écriture aura été je crois encore plus difficile, dans le face-à-face avec soi, dans son acceptation de l'imperfection, dans la castration de ne pas tout dire, dans le rapport au savoir manquant et à l'exposition du manque aux sachants, au Grand Autre. Et pourtant seule face à soi-même, dans un domaine de totale incomplétude, j'ai écrit. Par la consigne je soumetts cette partie de moi au regard de l'Autre, tout comme dans le dispositif de supervision. Je ne peux fuir et apprivoise ma honte du regard de l'Autre, à la fois dans l'écriture, dans la formation, dans la place de superviseur.

Être comme je suis, penser ce que je pense sans souffrir du manque, n'est-ce pas cela que Nietzsche nomme la liberté acquise.

C'est pourquoi j'apprends « à me casser la figure ». Ce serait ça la consistance. Et je veux consister pour faire barrage à la honte, mais surtout entrer en résonance avec la phrase de Lacan qui nous dit : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même... et de quelques autres ». A savoir à présent qu'aucune validation extérieure ne viendra jamais réellement apaiser mes doutes.

Revenons sur la castration liée à l'outil scripteur. Élément essentiel dans ma fonction cadre pour assurer rapidité de la prise de note, de l'action, synthèse et résolution, à présent j'entrevois l'impact de l'objet dans la posture du superviseur : l'écran comme barrage à l'autre. Le changement de modalité imposé m'amène au changement de posture et à l'acceptation de la limite.

Le pouvoir de la parole adressée comme opérateur du déplacement est également une découverte éprouvée.

Ma question ne trouvera sans doute pas de réponse rassurante ou juste, précisément parce qu'elle touche à la place, au désir et au rapport intime au manque. Mais j'ai fait le choix certes inconfortable de m'y confronter, et de là repérer un autre déplacement. La question n'est plus suis-je légitime ? Mais puis-je occuper une place exposée sans devoir immédiatement me défendre par le savoir, la maîtrise ou l'autocritique ?

...ou lorsque la peur de ne pas savoir rencontre la nécessité de ne pas savoir...pour que la parole émerge et le sujet advienne.

Bibliographie

- CICCONE, Albert, FERRANT Alain, *Honte, Culpabilité et Traumatisme*, Dunod, 2023 (2^{nde} édition)
- CYRULNIK, Boris, *Mourir de dire : la honte*, Odile Jacob, 2010
- DE GAULEJAC, Vincent, *Honte*, Dictionnaire de sociologie clinique, Eres, 2019, pages 324-327
- KOMOROWSKA, Agnieszka, *La face cachée de la honte, Réflexion sur la théâtralité d'une émotion*, Nouvelle revue d'esthétique, 2014/2, n°14, pages 39-46
- MILLER, Jacques-Alain, *Note sur la honte*, La cause freudienne, n°54, juin 2003
- PERRET, Valérie, *La honte, fléau de la supervision*, Actualités en Analyse Transactionnelle, n°158, février 2017
- PIGNOLET DE FRESNES, Isabelle, *De l'imposture à la posture : faire avec...ou plutôt sans*, La posture du superviseur, dirigé par ROUZEL Joseph, Eres, 2017
- ROBINE, Jean-Marie, *La honte en supervision, Chapitre 6*, La supervision en psychanalyse et en psychothérapie, dirigé par DELOURME Alain, MARC Edmond, Dunod, 2011(2^e édition)
- ROUZEL, Joseph, *La supervision d'équipe en travail social*, Dunod, 2024 (2^e édition)



Œuvre de Federico Infante, 2009

La honte : un hiatus entre le désir et l'exercice de la supervision

Virginie Jaeglé

Mots-clés : honte ; légitimité ; imposture ; fonction symbolique ; place

La honte surgit parfois au moment même où le désir cesse d'être fantasmé pour venir s'éprouver dans l'exercice réel de la fonction. Alors surgissent le doute, la honte, la confrontation au manque.

Entre récit clinique, réflexion psychanalytique et travail d'après-coup, ce texte explore les liens entre honte, légitimité, désir et place du superviseur.

À travers l'expérience d'une entrée en formation traversée par le doute et le sentiment d'imposture, une question demeure : comment habiter une place lorsqu'aucune certitude ne vient garantir sa légitimité à l'occuper ?